Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'excès, l'exaltation

Poèmes, 1960-1972 de Gemma Tremblay, Montréal, l'Hexagone, 1989, 266 p. (Collection « Rétrospectives »)

Hugues Corriveau

Numéro 57, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38186ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1990). Compte rendu de [L'excès, l'exaltation / *Poèmes, 1960-1972* de Gemma Tremblay, Montréal, l'Hexagone, 1989, 266 p. (Collection « Rétrospectives »)]. *Lettres québécoises,* (57), 34–35.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'excès, l'exaltation

Poèmes, 1960-1972 de Gemma Tremblay, Montréal, l'Hexagone, 1989, 266 p. (Collection «Rétrospectives»), 19,95$.

S'il est une rétrospective qu'il fallait publier, c'est bien celle de Gemma Tremblay, et ce, pour plusieurs raisons essentielles dont celle de la faire (mieux?) connaître n'est pas la moindre. Restée plutôt lointaine, cette œuvre n'a pas eu de retentissement, n'a fait partie des lettres québécoises que discrètement. Voici enfin que l'Hexagone, encore une fois, poursuit son inlassable travail de mise à jour des œuvres de poésie, constitue le fond essentiel de toute littérature en faisant ainsi paraître dans sa plus prestigieuse collection ces *Poèmes* relativement oubliés. Et c'est tout le privilège des rétrospectives que de donner à lire, en un seul souffle, ce qui fut si fondamental pour un auteur, soit ses livres eux-mêmes que pour une fois nous avons en prise dans ce seul coup d'œil si vif du rassemblement. Si cela constitue un privilège, il n'en demeure pas moins que cela permet aussi cette lecture décapante, cette visée à l'essentiel d'où l'on ressort souvent ébloui, mais si souvent déçu quand les œuvres ne soutiennent pas leur propre projet, quand l'essoufflement, la trop grande répétition ou les manies d'auteur en oblitèrent les qualités toutes relatives que chaque livre séparément laissait peut-être deviner.

Drame de beauté

Il est à craindre que l'œuvre de Gemma Tremblay ne passe, hélas, par toutes ces phases à mesure qu'on en parcourt l'itinéraire d'écriture, à mesure que nous advient de façon absolument évidente la réponse à cette question de son obscurité, de son constant éloignement de l'avant-scène littéraire. Dès *Rapsodie auburn*, dont la parution date de 1960, on est confronté à ce qui, à peu près, jamais ne quittera le texte de l'auteure, soit cette complaisance absolue dans les images superfétatoires, dans une incroyable inflation d'adjectifs, de compléments du nom, de choses qui feront plus souvent *joli* qu'*adéquat*, plus souvent *abscons* que *profond*. Mais commencer la critique de cette rétrospective en laissant croire que tout y est faux risque fort de ne pas rendre justice à cette œuvre qui, au demeurant, méritait par son côté tout à fait exemplaire de voir le jour, par son côté «désiré», dirait-on, de ressurgir de son purgatoire.

D'abord, ce qui est assez frappant dans cette œuvre, c'est son inscription dans un lieu tout à fait particulier que ne semble pas avoir atteint l'histoire littéraire, qu'une volonté de tenir haut le verbe semble vouloir soulever jusqu'aux cimes de l'inspiration la plus radicalement conventionnelle, écriture qui, avec un acharnement stupéfiant, tente de garder à la parole sa vocation la plus colorée (ses «couleurs dramatiques»), la plus fragile, la plus apte à sombrer dans la fantaisie, dans la fracture du sens qui tout à coup perd pied au profit de sa propre décoration. Ainsi, dans «Reconnaissance de joie», extrait de son second recueil intitulé joliment *L'Aube d'ocre* (1961), nous retrouvons tout à la fois des «strettes», «scaramouches», «équilatérales», «sarraus», «déalbations», «halliers brasillants», «guignol», «saturnales», «ocarina» et «flouettes»... Dans un même poème, cela fait beaucoup! Même un retour historique, même l'histoire de l'écriture poétique québécoise ne peuvent expliquer comment une œuvre, qui pourtant sous certains aspects garde une vision percutante de la réalité, a su ignorer une élémentaire simplicité. Malheureusement, ces exemples ne sont pas les seuls du recueil, car bien au-delà du choix lexical, l'auteure cherche également à faire de l'effet grâce aux expressions mêmes qu'elle emploie; ainsi faudrait-il citer le poème suivant, «Aux cédules du temps» où, cette fois, nous trouvons une grandiloquence surannée avec «les neumes de merises», les «passacailles d'étoiles», une «défoliation d'enfance» et le «cumulus des années»... tout cela en une seule et même strophe!

Métaphore de la couture

Alors, si tant d'oripeaux obscurcissent jusqu'au sens même de cette poésie, où trouve-t-on cette parole qui au détour nous somme de reconnaître une auteure qui sait parfois dire des choses de son temps? Il faudrait relever, dans ses premiers recueils, ce regard qu'elle pose sur cette vie dévolue traditionnellement aux femmes et dont Gemma Tremblay semble vouloir faire un élément de son propos. Ainsi, dans cette exaltation de la métaphore filée dont l'auteure ne saura jamais bien se défaire, nous lirons au début de son œuvre :

S'évanouit l'amict solennel des neiges
sur les coupons clairs des mois neufs
bientôt nous foulerons les imprimés d'été
épargnant les collets épinglés de parterres

Or, ne dira-t-elle pas dans un autre poème que «s'ouvrent les doigts de la pluie/aux cotonnades délavées des nuages»? Ainsi, il faudrait reconnaître que cet imaginaire est un témoignage d'une préoccupation qui fut longtemps le lot quotidien des femmes et, à cet égard, il y aura toujours place pour ces relectures indicatives.

La thématique de l'époque

Mais rares sont les lieux où Tremblay a su en toute simplicité traduire son rapport au monde dans des vers étonnants comme ceux-ci : «Ah demain est si loin/pour autre chose» ou encore «C'est un vent utile que le dernier souffle de l'être». C'est alors qu'on pénètre là où Tremblay a trouvé le plus de certitude, soit dans son refus de toute violence, dans son cri toujours refait contre les douleurs, dans sa volonté de dire tout à la fois sa foi en la vie et son désir du pays. L'auteure a ainsi, comme par le biais, malgré son écriture tout à fait sophistiquée, traversé certains grands thèmes propres à l'époque, la nature n'en faisant que souligner la plus radicale incarnation. Car pour l'auteure, l'écriture est nature comme la nature s'écrit, le pays n'a de sens que dans cette liberté toujours prégnante des paroles devenues poésie. Et combien de «cris», et combien de «déchirements» entre cette volonté du verbe clair et les contradictions de la douleur, combien d'échos d'autres auteurs aussi, ceux de Rina Lasnier, ceux de Gaston Miron et d'Anne Hébert! Mais à travers tout cela, rien qui ne lui soit aussi quelque part tout à fait particulier, comme si ce recul que lui fait prendre sa propre langue gardait cette œuvre dans une relative authenticité. Dans les derniers recueils, même si le ton se fait résolument moins grandiloquent, persiste malgré tout cette volonté totale de soumettre la langue québécoise au plus

fin tamis du raffinement. Ainsi, quand il est question de regarder droit dans les yeux «L'Homme nouveau» dans *Le Verbe traqué* (paru sous le titre *Les Seins gorgés* en 1969), l'auteure trouve-t-elle une virulence toute particulière :

L'enfant inachevé grommelle près du fourgon du globe
politisé jusqu'aux moelles
dans les fours crématoires de pollution
l'enfant paie trop cher le don du lait
n'a plus le temps d'empoigner sa vie

Si «sa manière» ne quittera jamais tout à fait Gemma Tremblay, encore faut-il savoir lui reconnaître une volonté de regarder le monde qui l'entoure à travers la souffrance même de sa parole, à travers cette conception qu'elle se fait de la poésie, à savoir qu'elle ne saurait être qu'exaltation de l'âme, des sentiments et des fulgurances liées à la nature haussée jusqu'à la demeure même de l'esprit. Et cette rétrospective se referme sur deux poèmes inédits que l'éditeur a fort justement placés comme en épilogue, où la souffrance de dire semble vouloir s'achever dans le silence irrévocable de l'auteure elle-même. Et c'est dans ce «Cri sur Guernica» qu'elle va signer l'avènement du mutisme :

La poésie ne m'habite plus
longue plage refroidie et déserte
daltonienne de couleurs cleptomane d'images
où se cache le visage de la parole?

Une rétrospective qui nous donne en plus du plaisir de redécouvrir une auteure, celui non moins profond d'atteindre là à une parole qui a tout fait pour se rendre parfaite, qui a tout mis en œuvre pour que le style qui est le sien soit celui de la perfection. Derrière cette apparente fragilité de la structure stylistique de l'œuvre, on apprend aussi qu'une auteure avait aimé et la langue et le pays. □

Hugues Corriveau

UNE COLLECTION ENTIÈREMENT CONSACRÉE À LA CORRESPONDANCE DE LIONEL GROULX

LIONEL GROULX
CORRESPONDANCE
1894-1967

Édition critique
par
Juliette Lalonde-Rémillard
Giselle Huot
Pierre Trépanier

Prêtre, professeur, orateur et homme de lettres, c'est surtout comme historien, leader intellectuel et nationaliste que Lionel Groulx (1878-1967) s'est illustré.

Cette oeuvre historique et autobiographique est doublée d'une biographie constituée par les notes qui éclairent le texte et le replacent dans un encadrement contextuel.

Ce premier tome d'une série de quinze comprend 526 lettres, retrouvées et attestées.

1016 pages

Illustré: 38 photos et documents historiques

54.95$

NOUVELE ADRESSE:

ÉDITIONS FIDES
165, rue Deslauriers
Ville Saint-Laurent (Qc)
H4N 2S4
Téléphone: (514) 745-4290
Télécopieur: (514) 745-4299

éditions fides